

## MORT AVANT L'AUBE <sup>(1)</sup>

Deux coups discrets à la porte. « Entrez ! » Dans le rectangle gris découpé sur la nuit tombante, un homme s'encadre : pull-over, culotte de golf, sac au dos.

« Bonjour, mon Père. » Serrement de mains. Les enfants se pressent autour du nouveau venu, un jésuite bien connu dans le Trièves, futur aumônier des F. F. I. (2).

Il s'écarte, et découvrant un jeune adolescent en canadienne :

— Je vous amène Emmanuel, le chef de secteur, que vous ne connaissez pas encore.

Depuis ce jour-là Emmanuel vint souvent.

Ce scout de vingt-deux ans a laissé, à tous ceux qui l'ont approché, le souvenir d'un chef né. Une physionomie énergique et concentrée, une âme droite et profonde ; une volonté ferme ; une étonnante maturité et, par-dessus tout, un sens admirable de l'humain.

Toutes ces facultés se sont appliquées à l'organisation de la Résistance dans les jours ingrats des débarquements problématiques, des armes promises, des ressources précaires, des patriotes traqués. Son esprit constructif, sa ténacité poussée jusqu'à l'épuisement des forces ont eu raison de tous les obstacles, tandis que croissait son ascendant et que se nouait entre lui et ses cellules villageoises une amitié solide, une amitié personnelle qui restera la marque distinctive de son action.

Il faut noter ce fait remarquable qu'Emmanuel n'avait reçu aucune formation militaire préalable. Étudiant à Lyon et scout, il était entré dans la Résistance par vocation réfléchie, parce que c'était sa place au moment où la France avait besoin d'hommes et le Maquis de cadres. Tout de suite, il s'était imposé. Son autorité fut naturelle et incontestée. Nul ne s'avisa de lui demander compte de ses « titres », de son expérience ou de son âge.

Un jour, il sortit de sa poche une feuille dactylographiée. C'était la lettre que, fort de sa conscience en paix, il venait d'adresser aux scouts de Lyon.

---

(1) Publié dans le numéro spécial des *Allobroges*, consacré aux F. F. I. en octobre 1944.

(2) Le P. Camille Champon.



JACQUES MOLÉ

« Frères,

« Voilà bientôt un an qu'ensemble nous avons juré  
» d'incarner notre idéal de chrétiens et de Français. Vous vous  
» souvenez combien de discussions animées nous ont réunis  
» autour des problèmes graves de l'heure actuelle. Quelles  
» que fussent nos positions, nous voulions défendre notre  
» liberté d'hommes.

« Certains ont prétendu que les instigateurs de cette  
» réaction faisaient de l'intellectualisme. C'est à notre époque  
» l'accusation que l'on porte contre ceux qui usent de leur  
» intelligence. Cette critique ne nous a pas touchés, parce que  
» nous étions bien persuadés que nous aurions le courage de  
» prouver à ceux qui essayaient ainsi d'énervier notre idéal  
» que nous étions capables d'adopter une attitude qui en fût  
» l'expression concrète.

« Intellectuels ou non intellectuels, nous nous sommes  
» quittés d'accord sur les deux buts principaux de notre  
» effort :

« — une volonté farouche de résister à l'ennemi qui veut  
» nous ravir notre liberté, et nous imposer une doctrine  
» païenne et inhumaine ;

« — un désir de vivre plus pleinement notre christia-  
» nisme d'amour au sein de la cité, en nous rapprochant de  
» cette masse dont nous nous sentions séparés et dont nous  
» déplorions la déchristianisation.

« Plus de six mois ont passé. Et j'éprouve le besoin que  
» chacun, face à lui-même, mesure la route parcourue depuis  
» lors, et loyalement se pose la question : « Ai-je été fidèle  
» à mon idéal ainsi défini ? L'ai-je fait passer dans ma vie ? »

« Si j'en crois ce que je puis apprendre, séparés que nous  
» sommes les uns des autres, je ne puis m'empêcher de vous  
» dire ma déception. Et je m'étonne de constater que ceux-là,  
» précisément, qui accusaient les autres d'intellectualisme et  
» se prétendaient, eux, en plein dans le réel, aient pris les  
» décisions les plus opposées à la ligne que nous nous étions  
» fixée ensemble.

« Nous avons à choisir entre deux solutions, les seules  
» en accord avec cette ligne :

« — soit rejoindre dans la Résistance la part la plus  
» authentique du peuple de France,

« — soit partir en Allemagne, pour y aider nos frères  
» contraints par leur situation personnelle de se plier à la loi  
» du travail pour l'ennemi et y organiser, dans la mesure du  
» possible, la Résistance.

« N'avons-nous pas, en fait, adopté pour la plupart, une  
» attitude tout autre, attitude que je ne puis qualifier que  
» d'un seul mot (je l'emploie sans une passion aucune, mais

» il me semble seul exprimer la vérité) une attitude de lâcheté.

« Où en sommes-nous les uns et les autres?

« — Les uns demeurent encore dans les Chantiers. Pour  
» qui et pour quoi travaillent-ils?

« — Les autres, de peur d'affronter l'Allemagne et la  
» Résistance, se sont débrouillés pour obtenir une place dans  
» les usines de France. Pour qui et pour quoi travaillent-ils?

« — D'autres, enfin, se sont « camouflés ». Sans com-  
» mentaire.

« En fait, trop d'entre nous n'ont pas osé s'engager et  
» ont cherché à prolonger leur petite vie bourgeoise le plus  
» longtemps possible. On les trouve partout, sauf là où vit et  
» souffre le vrai peuple de France, celui qui a foi dans l'avenir,  
» et maintient, au prix de quels sacrifices, la France. Avaient-  
» ils des raisons d'en agir ainsi? Qu'ils se jugent loyalement :  
» je crains fort qu'ils ne soient obligés de reconnaître que ces  
» dites raisons n'étaient que des prétextes.

« Quelles sont-elles en effet?

« — Le « maquis », selon eux, n'était qu'un ramassis de  
» *pauvres types*. C'est vrai parfois. Mais ces pauvres types  
» vous attendaient, et votre message d'amour fraternel. Vous  
» aviez là une occasion unique, tout en défendant votre idéal  
» de justice, de connaître, dans la dure vie quotidienne, des  
» jeunes de milieux différents du vôtre et de leur donner le  
» meilleur de ce que nous avons reçu nous-mêmes.

« — Dans les camps de la Résistance régnait le désordre.  
» Manque complet d'organisation, affirmaient-ils. En admet-  
» tant qu'il en soit encore ainsi, ce que je nie, votre formation  
» ne tendait-elle pas à faire de vous ces chefs que les camps  
» ne sont pas les seuls, hélas ! à réclamer d'urgence? *Vous*  
» *faudra-t-il donc toujours des milieux tout organisés prêts*  
» *à vous porter ?* Et qui vous remplacera aux postes qui vous  
» étaient destinés et que vous avez désertés?

« — D'autres mettent en avant leur famille. Ce n'est  
» pas moi qui sous-estimerai la gravité de cette objection.

« Une question : Quand un pays se bat pour son indé-  
» pendance, chacun pense-t-il *d'abord* à sa famille? Nos morts  
» des deux guerres vous donnent la réponse. En refusant  
» d'écouter leur exemple, nous travaillerions d'ailleurs contre  
» les nôtres eux-mêmes. Femmes et enfants supporteront,  
» un jour ou l'autre, les conséquences de notre lâcheté.

» Une constatation : beaucoup de chefs de la Résistance  
» sont pères de familles nombreuses. Parfois ils ont jusqu'à  
» sept et huit enfants. Ce n'est pas à la légère qu'ils ont opté.

« Une réaction : une mère, sur le point de bénir son  
» garçon, un étudiant comme vous, qui s'en allait rejoindre  
» le « maquis », cède un instant à la crainte de voir ses filles

» subir les conséquences du geste fraternel. La réponse, simple,  
» spontanée, sans forfanterie :

« — ...Et puis qu'est-ce que cela fait, maman, si chacun  
» d'entre nous fait son devoir?

« Sommes-nous de plain-pied avec ces vrais Français,  
» ces vrais chrétiens?

« — J'en viens à l'objection la plus spécieuse. La Résis-  
» tance serait, à entendre certains, une chose inutile, vu le  
» peu de puissance matérielle qu'elle possède. Nos forces en  
» face de l'ennemi sont minimales. Nous courons à un échec. La  
» Résistance, bref, est inefficace.

« Mais recherchons-nous exclusivement une efficacité  
» matérielle? Et sans le faire témérement, ne nous enga-  
» gerons-nous que lorsque toutes les chances de succès seront  
» de notre côté? Non. *Il nous suffit de savoir que la route*  
» *choisie mène à la vérité.* Et nous, chrétiens, ne devons pas  
» oublier ce que c'est que le témoignage et son efficacité spiri-  
» tuelle bien supérieure, vous le concéderez, à celle des  
» canons et des tanks. Nous ne sauverons le corps de la  
» France qu'en sauvant d'abord son âme. Nous voulons  
» porter témoignage de la juste cause de la France, et pour  
» cela nous entendons bien nous *engager totalement.*

« Croyez-vous, frères, que les deux des nôtres morts glo-  
» rieusement, fusillés ou tués en combat, ne se sont pas engagés  
» totalement? Leur sacrifice n'est-il pas un témoignage porté  
» et qui force l'ennemi à compter encore avec la France, et  
» même immédiatement à mesurer ses exigences? La véritable  
» efficacité, ce sont eux qui la possèdent. Mais évidemment,  
» nous ne pouvons pas la calculer chaque jour avec un compas.

« Il est regrettable d'entendre certains prétendre qu'il  
» faille d'abord « sauver sa peau », pour reconstruire ensuite.  
» Les valeurs spirituelles n'existeraient-elles plus pour eux,  
» sinon comme thème à laïus? Et ne sont-ils pas un triste  
» exemple des ravages que peut faire chez nous une propa-  
» gande habilement menée pour nous abaisser au-dessous de  
» nous-mêmes? Les Pharisiens déjà se moquaient du Christ,  
» cet idéaliste, à les en croire, qui prétendait à autre chose  
» qu'à construire un royaume terrestre, puissant et fort. La  
» parole divine reste vraie en tout temps : il n'y a pas de  
» plus grand amour que de donner sa vie pour les siens ; il n'y  
» a donc pas acte plus efficace pour les sauver, s'il est vrai que  
» Dieu est amour et qu'il nous a donné son Fils.

« C'est maintenant que nous préparons l'avenir. Celui-ci  
» sera ce que nous l'aurons fait *aujourd'hui.* Craignons de  
» laisser à d'autres la mission de sauver, *seuls*, la France et  
» que celle-ci, demain, ne nous reconnaisse point pour ses  
» enfants.

« Frères, je vous adresse cette lettre de « quelque part en » France ». Depuis plus de six mois je suis plongé dans le » « réel », et les difficultés que j'y ai rencontrées n'ont fait que » renforcer mon idéal. Je vous pose cette question : « Au stade » où nous sommes parvenus, même si vous n'êtes pas contraints » par une loi de reprendre les armes, n'avez-vous pas le devoir » d'envisager une action directe, même au prix de votre » travail et de votre famille? » Car enfin notre devoir est de » « servir » et de préparer, avec nos frères, de quelque origine » qu'ils soient, la France de demain.

« Que cette lettre soit la preuve que nous vivons toujours en pleine communauté de pensée et de volonté, même » séparés. Qu'elle soit le sceau de l'amitié qui nous unit. La » franchise que j'y ai mise est le signe de cette forte amitié » d'hommes.

» Adieu, frères !

» VIVE LA FRANCE !

» DIEU ET PATRIE ! »

Celui qui lançait cet appel vivait en effet profondément » dans le réel », avec « *la part la plus authentique du peuple de France.* »

Avec un esprit lucide il avait jugé à leur valeur les excuses et les faux-fuyants comme il savait regarder en face le danger toujours en suspens et désormais imminent.

Le 1<sup>er</sup> mai, une panne d'auto l'immobilise à Monestier-de-Clermont. Il passe la nuit à l'hôtel. Au réveil, la Milice en tient les issues. Il réussit à s'échapper avec un camarade, mais, rejoint et cerné, est fait prisonnier.

Conduit à Saint-Martin-d'Uriage, réfractaire aux confidences malgré les coups, il est livré à la torture; on lui brûle une cheville au chalumeau. Sa jambe enfle jusqu'à l'aîne. Son mutisme se confirme et son transfert à Lyon est décidé.

Pas un seul instant, pendant sa captivité et au milieu de ses souffrances, ne le quitte la pensée de rejoindre le Trièves où il sait qu'on l'attend.

Au cours du voyage en chemin de fer, profitant d'un ralentissement du convoi, il ouvre la portière. C'est presque un infirme, avec sa jambe raide et tuméfiée, qui se prépare à sauter dans le vide. L'alerte est donnée. Une rafale de mitrailleuse l'atteint mortellement et le jette sur la voie. C'était le 6 mai 1944.

On retrouvera son corps intact quelques heures plus tard. Il repose au cimetière de Saint-Quentin-Fallavier. Sur la croix, au-dessus des deux millésimes qui encadrent sa courte vie : 1922-1944, son nom, son vrai nom : JACQUES MOLÉ.

« Il n'était pas fait pour la terre. » Cet hommage spontané d'un de ses soldats sans uniforme est sans doute celui que son cœur de chrétien eût préféré.

Et cependant, combien poignante dans sa simplicité s'est révélée la douleur de tous. Des hommes ont pleuré qui le connaissaient depuis quelques mois à peine et qu'il avait d'emblée conquis. Aujourd'hui, à son souvenir extraordinairement vivant, se mêlent le regret de la victoire qui lui a été frustrée et la conviction unanime que les derniers combats auraient mis en pleine lumière cette nature d'élite.

Mais peut-être le témoignage le plus concluant dans sa concision est-il cet acte de foi d'un responsable local. Comme on le pressait de se cacher au lendemain de l'arrestation, il haussa les épaules : « Un homme comme Emmanuel, dit-il, ne parle pas. »

15 août 1944.

